

La Maison-Dieu, 229, 2002/1, 43-58

Joël MORLET

LE DISPOSITIF SPATIAL ET TEMPOREL DE L'ÉGLISE

QUELQUES CONSIDÉRATIONS D'UN SOCIOLOGUE IMPLIQUÉ

LORSQUE LES OBLIGATIONS paroissiales et les délimitations territoriales s'estompent, que devient le dispositif d'encadrement de l'Église catholique en France ? Telle est la question sociologique à la source des quelques réflexions que je vous livre dans cet exposé. Avec les difficultés autour de l'assemblée eucharistique dominicale, c'est en effet le quadrillage spatial et temporel de l'Église catholique qui est ébranlé. C'est ce que les médias soulignent quand ils disent, de manière un peu abrupte, que les églises se vident.

Face à cela, notre colloque, en réunissant autour des évêques de la Commission épiscopale de liturgie les responsables diocésains de liturgie, a vocation de réfléchir aux régulations à apporter à cette évolution : quelles normes proposer ? Le « remodelage » paroissial (pour utiliser le terme proposé par A. Borrás) invitait à reprendre

Joël MORLET est docteur en sociologie de l'Université catholique de Louvain, vicaire général du diocèse de Châlons-en-Champagne, et enseignant à l'Institut supérieur de Pastorale catéchétique (Institut catholique de Paris). Il a écrit plusieurs articles sur la sociologie du monde rural.

cette question. Force est de constater que le remodelage en lui-même se révèle dans ce domaine comme dans d'autres plein d'incertitudes.

Quel est le problème ?

Baisse de la pratique dominicale et réseau dense d'églises

Les questions qui ont préparé ce colloque et qui sont contenues dans les documents préparatoires sont habitées par deux faits majeurs qu'il ne faut sans doute jamais perdre de vue. Ceux-ci forment ensemble un paradoxe :

On dénombre peu ou prou 15,6 % de pratiquants réguliers en France (cette donnée précise est fournie par l'enquête permanente sur les conditions de vie, INSEE, octobre 1996). Lorsqu'on dit pratiquant régulier, il s'agit précisément de gens qui vont à la messe du dimanche au moins une fois par mois. Dans l'absolu, c'est un indicateur particulier, mais c'est celui qui sert le plus couramment à mesurer, au travers d'une pratique, l'appartenance catholique ! La faiblesse de la proportion de Français qui accomplissent cette démarche se trouve accentuée par une seconde donnée : selon la même source, 27,5 % des Français de 60 ans et plus sont pratiquants réguliers, mais seulement 7,6 % de ceux qui ont entre 15 et 24 ans. C'est sans doute sous ce rapport que l'on peut parler d'une Église qui devient minoritaire ; ce serait différent si l'on parlait des baptêmes ou encore des obsèques.

D'autre part, l'Église catholique dispose en France d'un réseau d'églises très dense, puisqu'il y en a au moins une par commune. Elles marquent le paysage et conservent une dimension culturelle et symbolique très forte pour la plupart des Français. Elles signifient la force que fut, et reste pour une part, l'Église catholique, et quelle fut la diffusion de la religion dont elle était porteuse.

Assemblée-eucharistie-dimanche-église

Ces premières remarques me conduisent à modifier le titre de notre colloque. Il ne faut pas oublier d'ajouter un quatrième élément au triptyque assemblée-eucharistie-dimanche, c'est celui de l'église comme lieu de l'assemblée eucharistique dominicale. Or, ce à quoi nous assistons, c'est à l'éclatement de la coïncidence et de la cohérence entre les quatre éléments, mais aussi à la remise en cause de chacun d'eux.

1. *Assemblée*. Pour cet élément, la remise en question passe par trois interrogations :

Qui se rassemble ? S'agit-il de gens liés à un même lieu, village ou commune comme le voulait la tradition, ou bien de gens d'un même milieu, ou d'un même courant religieux, ou encore de gens liés par une même opportunité, celle de l'heure et/ou du lieu de la messe ? Que vont-ils avoir en commun : la foi pure ? C'est assez rare ! Quelle part d'eux-mêmes va se trouver mise en commun et consacrée ?

De là découle une deuxième question : pour quelle sociabilité ? Dans un match de football, il existe une sociabilité qu'on pourrait appeler « verticale » : le public ne se connaît pas nécessairement, mais une sorte de communion s'établit dans la relation à une des deux équipes. Bien sûr, il peut aussi se créer une sociabilité « latérale », si ce public se constitue en club de supporters. À l'assemblée eucharistique, nous retrouvons ces deux types principaux de sociabilité : une communion établie entre tous par la relation d'attention à ce que disent et font les principaux acteurs liturgiques (et au travers d'eux, à Dieu), et une communion établie par une relation de connaissance et d'amitié entre ceux qui sont côte à côte. La relation verticale, dans nos messes, est souvent la relation principale, voire unique. Les relations latérales peuvent être plus ou moins développées, c'est une question de choix. S'introduit alors souvent par ce biais la notion disputée de

« communauté », dont le type idéal est la famille. Les assemblées actuelles peuvent-elles être comparées à des communautés « familiales » ? Dans la société ancienne, la communauté villageoise ou de quartier était constituée ; l'assemblée du dimanche la consacrait (bien ou mal, selon les cas !...). La question aujourd'hui se pose : quel type de sociabilité doit être privilégié ?

Cette deuxième question nous amène à la troisième : le fait que l'assemblée eucharistique dominicale est proprement une assemblée liturgique ne signifie pas que la liturgie dans son déroulement le plus classique soit la constituante exclusive de l'assemblée. Un pot de l'amitié à la fin de la messe, un débat sur une question paroissiale ou toute autre manifestation connexe peuvent lui être adjoints et donner une autre tonalité, notamment une importance plus grande aux relations latérales : permettre de faire connaissance, d'échanger.

Enfin j'ajouterai cette dernière question pour ce premier point. L'eucharistie dominicale est, selon une saine ecclésiologie, le moment principal de constitution de l'Église paroissiale. Mais en fait d'autres moments, comme une assemblée générale de paroisse, ou d'autres réunions, contribuent également à construire son unité, comme si une concurrence entre un déroulement profane et un déroulement sacré s'établissait. Quelle est la place de l'eucharistie par rapport aux autres réunions paroissiales ?

2. Le deuxième élément que je voudrais examiner est *l'eucharistie* : quel est le sens de ce rite ?

Comme chacun sait, la messe comporte deux parties, la liturgie de la Parole et la liturgie eucharistique. Or vous avez sans doute pu entendre de la part de certains participants que la liturgie de la Parole est ressentie comme la plus attractive ; elle est d'ailleurs celle qui est la plus préparée, aménagée. En contraste, la liturgie de l'eucharistie leur apparaît plus répétitive et... ennuyeuse. Il n'est même pas rare d'entendre les pratiquants occasionnels dire qu'en fait, c'est l'homélie qui les intéresse (ainsi les vigneron de ma paroisse, lors de la fête de saint Vincent, leur saint patron, attendent particulièrement cet instant : quelle

parole va-t-on dire sur ce qu'ils font et ce qu'ils sont ; ils aiment les prédicateurs aux paroles fortes... mais pas trop ; c'est tout un art !)

Examinons maintenant la place de l'eucharistie dans l'ensemble de la ritualité catholique : elle est en baisse, si on la compare aux obsèques, aux mariages, aux baptêmes. L'eucharistie n'est pas un passage obligé. À cet égard, l'obligation éthique est bien plus forte, celle d'être un chrétien tolérant, pacifique, charitable, bref traduisant dans ses comportements quotidiens le commandement de l'amour ; pour la majorité, elle paraît plus nécessaire que la pratique de l'eucharistie.

Cela conduit à une interrogation de fond sur la conception du monde et la dynamique de vie que propose l'eucharistie. Mon hypothèse est qu'il n'y a pas correspondance entre la logique du discours eucharistique et la logique des ressorts psychiques et sociaux de beaucoup de nos contemporains, fussent-ils chrétiens : la dynamique de la vie conçue comme un passage, le besoin du salut donné par Dieu, l'Amour reçu comme un don de Dieu pour un don de soi-même... La plupart sont d'accord pour reconnaître que l'idéal chrétien est bien celui de l'Amour, mais ils n'ont pas forcément découvert qu'il a besoin d'être guéri par Dieu pour aller jusqu'au bout de sa logique. Il m'arrive de temps en temps de dire dans l'homélie cette parole excessive, qui essaie d'exprimer les convictions implicites de beaucoup de chrétiens : « lorsque j'entends les chrétiens pratiquants et non-pratiquants, je me demande quelquefois s'il était bien nécessaire que le Christ meure sur une croix, d'une façon aussi inhumaine. Qu'il vienne nous montrer le chemin et nous aider était sûrement utile, mais fallait-il aller jusqu'à cette extrémité d'amour ? » Quel besoin de l'eucharistie est ressenti ? La spiritualité du New Age apparaît parfois mieux en consonance avec leurs ressorts psychiques, comme par exemple, suivre des exercices qui permettent de développer le potentiel humain et une pensée positive.

3. Le troisième élément est le *dimanche* : c'est un rythme de vie religieuse hebdomadaire. Nous allons y

revenir, mais disons dès maintenant que c'est bien l'obligation dominicale qui se trouve remise en cause : pas le choix du dimanche comme tel, mais le fait que ce soit chaque dimanche. Par ailleurs, du point de vue de la pratique religieuse, elle se situe en concurrence depuis fort longtemps avec le rythme annuel (Noël, Rameaux, Pâques... Toussaint). En effet, certains chrétiens se satisfont de ce rythme annuel.

4. Le dernier élément, c'est *l'église*, le lieu où la messe du dimanche se célèbre : question des églises inutilisées à cause du faible nombre de participants... et de ministres, églises non adaptées à une liturgie renouvelée. Mais en même temps, même pour des églises faiblement entretenues, un attachement sur lequel nous allons revenir aussi.

Il est important de noter en conclusion de cette première partie que c'est non seulement chaque élément qui se trouve mis en question, mais aussi la cohérence des quatre. Ce dispositif central dans la vie de l'Église fait problème ; son articulation n'est plus évidente. Nous allons analyser pourquoi. Face à ce problème, on peut dire que l'effort des autorités ecclésiastiques est de maintenir la cohérence des trois premiers, tandis qu'on cherche comment faire évoluer le quatrième sans perdre ses potentialités.

Quelques éléments de compréhension du problème

Quitter la « civilisation paroissiale »

Rejoignant l'analyse d'A. Borras, je veux signaler que, de manière tout à fait essentielle, la cohérence des quatre éléments était liée à un type de société et à ce qu'on pourrait appeler avec d'autres sociologues « *la civilisation paroissiale* ». Celle-ci se trouvait liée à une civilisation plus large, qui est la civilisation rurale ancienne. C'était une civilisation de sédentarité, de communauté englobante où travail, famille loisirs, consommation,... tout se vivait

dans un même espace. La religion était l'élément consécrateur de cet encadrement. Le « hors communauté » villageoise ou locale était l'exception et était perçu comme tel. Dans ce sens d'ailleurs, les villes d'autrefois avec leurs quartiers reflétaient ce type de civilisation.

Aujourd'hui, ce rural disparaît pour laisser apparaître une autre ruralité. Mais on voit bien comment l'Église, dans l'imaginaire et les mentalités, reste marquée par cette civilisation rurale. Celle-ci continue de peser sur nos questions. Ne serait-ce justement que parce que les églises, qui en étaient l'élément matériel et visible, essentiel à la campagne, sont tout à fait caractéristiques du paysage français. Or la population de cet espace rural ne représente aujourd'hui que 25 % de la population française, et la proportion de ménages retraités y est importante (40 %). La majorité des Français vit actuellement dans un espace urbain, ou sous influence urbaine, qui présente un visage bien différent. Elle vit dans un autre cadre.

Devant cette transformation qui appellerait une autre organisation, l'une des phrases fréquemment entendues mérite réflexion : « les plus démunis risquent d'être laissés pour compte ». En disant cela, on pense aux personnes âgées et aux enfants qui sont les plus marqués par la difficulté à se déplacer. Il faut sûrement se soucier d'eux et veiller à ce qu'ils ne soient pas exclus de fait, mais est-ce bien raisonnable d'en faire un élément déterminant des orientations pastorales concernant l'assemblée eucharistique dominicale ? Il me semble qu'auparavant il faudrait mesurer l'ampleur et les conséquences d'un phénomène que je voudrais mentionner dans le point qui suit et qui a contribué à faire éclater la civilisation rurale et paroissiale.

La mobilité

Un phénomène social cristallise en effet les processus sociaux qui conduisent à l'éclatement du système paroissial. C'est *la mobilité*. Il s'agit là d'un changement de l'être au monde de nos contemporains. Et par le terme de mobi-

lité, il faut entendre la mobilité physique qui joue sur des rythmes divers : quotidien, hebdomadaire, annuel, celui de toute la vie. Mais il faut aussi entendre d'autres mobilités, moins visibles que cette mobilité physique traduit pour une part : la mobilité sociale et culturelle. Cette mobilité polymorphe est animée par deux moteurs principaux dans l'intérêt des individus : les études et le travail d'un côté, la vie affective et familiale de l'autre. Ces deux moteurs sont d'ailleurs en constante interaction. Pour se rendre compte concrètement de l'ampleur que cette mobilité peut prendre à certains moments de la vie, il suffit de suivre le parcours de jeunes adultes sur une période de quelques années.

Du coup, le rapport à l'espace et au temps s'en trouve radicalement modifié (et le dispositif ecclésial remis en cause...).

* Beaucoup de nos contemporains sont comme happés par *le temps*. Aidés par les facilités techniques et matérielles, leurs possibilités de « faire des choses » sont décuplées. Pour certains, il y a comme un asservissement à une multiplicité d'activités, conçues comme autant d'obligations dans la réalisation de soi-même, et menées à un train d'enfer. Du coup, la denrée la plus rare est fréquemment le temps. Observons bien le phénomène : ce n'est pas le rythme du temps en lui-même qui se trouve d'abord changé, car il y a toujours le rythme des jours, des semaines, de l'année. Il faut toutefois tenir compte du fait que pour certains, ces rythmes centenaires s'estompent en raison des exigences de l'activité humaine et notamment du travail. Mais, pour la plupart, ces rythmes continuent de fonctionner, et c'est plutôt la volonté de faire tenir dans le temps non contraint le plus grand nombre possible d'activités jugées essentielles qui conduit à ce que le rythme de ces activités ne soit plus régulier. Où caser la messe dans cette course ? C'est une question de hiérarchisation et de compromis avec d'autres obligations.

* Le rapport à *l'espace* se trouve aussi profondément modifié. La mobilité s'oppose à la sédentarité ; se déplacer ne fait plus peur. L'accroissement de l'autonomie individuelle tend à disloquer les communautés englobantes et

consacre une diversité d'endroits dispersés sur le territoire comme pôles d'attraction (loisirs, culture, sports...). Pour un même centre d'intérêt, divers pôles entrent en concurrence entre eux : joue alors de façon importante la liberté de choix.

L'attachement à un lieu

Le phénomène social lié à la mobilité demande donc à être pris en compte beaucoup plus que nous ne l'avons fait jusqu'alors. Mais, et c'est là que les affaires se compliquent, il ne faut cependant pas oublier que continue d'exister *l'attachement à un lieu*.

* La mobilité est un des facteurs de l'individualisme. C'est une banalité de dire qu'aujourd'hui l'individualisme est un des traits majeurs du monde moderne (ou postmoderne !) dans lequel nous vivons. Celui-ci marque nos contemporains, et notamment les plus jeunes ; s'il est source de liberté et de potentialités d'épanouissement, il est cause également de difficultés pour constituer son identité.

L'être contemporain est en recherche d'identité. Et les enquêtes montrent que le lieu où l'on réside (lieu d'établissement de la vie privée) est un élément important de cette identité. Ainsi une enquête menée par un laboratoire de recherche¹ posait la question suivante : « Si vous aviez à dire aujourd'hui ce qui vous caractérise d'abord, parmi les caractéristiques suivantes, quelle est celle que vous mettriez en avant en premier ? » (quartier ou commune de résidence, métier, province d'origine, formation professionnelle ou diplôme, le nom de l'entreprise où vous travaillez). 37 % des sondés (34 % des urbains et 42 % des ruraux) désignaient le lieu de résidence, et seulement 23 % le métier. Cette donnée fait écho à ce que l'on rencontre

1. Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, coll. « Monde en cours », nouv. éd. augmentée, 2001, 150 p.

régulièrement dans les demandes religieuses : désir que ce soit dans « mon église ». Il y a là une demande d'inscription dans l'espace, et lorsque s'y ajoute « église de mon baptême » ou « église de mes parents et de mes grands-parents », c'est aussi une volonté d'inscription dans le temps. Tous ces éléments sont recherchés comme constitutifs d'une identité.

C'est un paradoxe vécu par beaucoup que cette mobilité multiple et cette inscription dans un lieu. C'est une tension vécue... et pas toujours assumée. Je pense à cette femme moderne qui réagissait lorsque les habitants du bourg trouvaient simple de faire venir les gens des villages environnants à la messe du dimanche dans leur église, « puisqu'ils vont bien au Leclerc » ; elle expliquait que, pour elle, ce n'était pas du tout pareil. Elle qui fait ses courses à Paris ou dans d'autres grandes villes, elle aime la messe dans « son » village, dans « son » église, dont elle voit la lampe du tabernacle de sa chambre ! Dans la même période, lorsque enfin la messe est célébrée dans son village, elle est partie pour un repas chez des amis dans une autre région de France... J'ai pu constater aussi ce fait dans les messes tournantes de ma paroisse, notamment l'investissement ponctuel de jeunes couples pour la messe du dimanche parce que c'était dans leur village.

* On voit les municipalités effectuer tous les travaux nécessaires pour l'entretien, voire l'embellissement de leurs églises, quelle que soit l'appartenance politique et religieuse des élus. Pour ces édiles, l'église est un patrimoine, souvent le seul de leur village, patrimoine d'histoire et de culture. Mais il faut aussi noter que si cet intérêt nous sert, il n'est pas toujours sans servitudes ou contraintes ; car le passage se fait vite du cultuel au culturel, et une douce pression peut s'exercer pour donner priorité à un concert ou à une exposition plutôt qu'à la messe.

Ces quelques remarques nous font mesurer, je l'espère, que l'assemblée eucharistique du dimanche doit aujourd'hui jouer entre ce double phénomène de la mobilité et de l'attachement à un lieu. Il me semble néanmoins que le phénomène qui a le plus de poids est celui de la mobilité, et qu'un fonctionnement par pôles est sans doute une voie

insuffisamment explorée : l'engouement pour certaines messes dans les villes révèle le caractère concurrentiel des assemblées que permet la mobilité actuelle et la capacité de certains à en tirer profit.

* Dans la compréhension de ce qui se joue au travers du problème qui nous occupe, il est important d'aborder un dernier point, celui de l'agrandissement des paroisses, qui caractérise le remodelage paroissial. On peut penser qu'il est une voie qui permet de mieux concilier mobilité et attachement à la localité : on agrandit le cercle. Se pose alors les questions de l'articulation des lieux de culte et de la naissance d'un sentiment d'appartenance à un ensemble plus vaste que le village.

La société civile est embarquée dans le même effort. L'intercommunalité rencontre même sans doute de plus grandes difficultés que nous. La notion de pays calqué sur les bassins de vie ou d'emploi ne fait pas toujours l'unanimité. C'est qu'un espace fonctionnel, même s'il est très raisonnable, ne crée pas automatiquement un espace d'appartenance, avec le sentiment d'identité qui lui est lié. C'est une question de temps, d'histoire commune (un sociologue ajoutait : d'amours et de sang...) ; bref, il y faut de la passion. Sous cet aspect, il me semble que la création des paroisses nouvelles comme l'utilisation des églises sont souvent vécues en corrélation avec la construction de l'intercommunalité, notamment dans les esprits. Il y a beaucoup de types de regroupements possibles, et il faut respecter le cheminement des mentalités. Pour ne prendre qu'un exemple : si nous estimons souhaitable que, dans le remodelage paroissial, une des églises devienne habituellement église principale, décréter dès le départ qu'une des églises le sera peut ne pas être toujours une bonne façon de faire évoluer les esprits.

Le remodelage paroissial est une opération complexe qui nécessite des services, le cas échéant.

* La visibilité est liée à l'attachement, mais aussi à la mobilité : il faut des assemblées significatives, qu'on y soit venu. De quelles significations parle-t-on ? Cela peut être

Préciser certaines données du problème

De certaines formules en vogue

D'un modèle traditionnel que désignait le triptyque qui est le sujet de notre colloque, nous évoluons vers une plus grande diversité de réalisations de l'assemblée eucharistique dominicale. Toutefois, ce qui m'a frappé dans les remontées des enquêtes préparatoires à notre rencontre, c'est une évolution assez commune à tous les diocèses de France et, en particulier, certaines formes qui s'imposent ; cela mérite sûrement que l'on s'interroge.

* La messe comme rite unique : pour les moins familiers des chrétiens, c'est bien ce terme qui sert à désigner tout type de cérémonie. Dès qu'une cérémonie à l'église est envisagée, on pense d'ailleurs spontanément à une messe. Dans le même temps, on note le repli des ADAP et la difficulté de faire exister d'autres types de célébrations. Comment faut-il comprendre ces faits ? Attachement à l'eucharistie ? Non-créativité et non-spontanéité liées à une non-maîtrise des bases de l'action liturgique ?

* Les messes de grands rassemblements ont du succès : on retrouve là des éléments d'attractivité du monde contemporain : beaucoup de monde, et composition liturgique plus diversifiée, moins routinière.

* Les messes de familles : leur caractère plus ponctuel ou le rythme moins soutenu, centré sur l'enfant, son éducation, leurs éléments novateurs ; la messe des familles est-elle une célébration de la famille ?

* Les messes dominicales transformées en messes pour les défunts : on retrouve là le fonds religieux le plus commun de toute l'humanité : le culte des morts.

Je ne vous livre là que quelques notes éparses qui auraient besoin d'être approfondies... et discutées.

De quoi parle-t-on ?

Je vous propose maintenant de réfléchir au sens des mots que nous employons. Reprenons quelques-uns des plus fréquemment utilisés.

* On parle souvent de « proximité » : parle-t-on de proximité physique, géographique ou de proximité culturelle ? Quelle est la plus importante ? Mon prédécesseur dans une cure était toujours là dans son presbytère ; d'une certaine façon, il était donc très proche des gens du village. Mais les conversations avec les jeunes m'ont fait découvrir que, si j'étais souvent absent, j'étais à leurs yeux plus proche d'eux, car ils pensaient pouvoir me parler de sujets qu'ils n'auraient jamais évoqués devant celui qui m'avait précédé. Une manifestation peut être très proche, mais je peux n'avoir aucune connivence avec elle ; auquel cas, elle peut même m'indisposer. Quelle proximité veut-on vivre ?

Il faut sans doute aussi évoquer les moyens modernes qui transforment les données d'une proximité physique : la messe à la télévision est proche des gens, jusque dans leur domicile, mais cette proximité privilégie l'œil et l'oreille.

* Le terme de proximité en rejoint un autre, aussi fréquemment évoqué : celui de visibilité. Là encore, il peut être utile de préciser ce que l'on veut dire : le pilier d'église derrière lequel je suis est bien visible mais, à cause de lui, je ne vois rien ! En fait, je vois ce qui a pour moi de l'intérêt. Il suffit de tenter de dresser la liste des gens qui ont participé avec nous à une réunion. Prenons un autre exemple : lors d'un repas, un majordome visera à n'être pas remarqué tout en maintenant un service impeccable ; plus il est discret, mieux cela vaut. Et effectivement, beaucoup d'invités ne le remarqueront pas, mais les amies de la maîtresse de maison le remarqueront d'autant plus qu'il se sera montré discret et efficace ; elles sauront lui demander les coordonnées du majordome pour bénéficier de ses services, le cas échéant.

* La visibilité est liée à l'intérêt, mais aussi à la lisibilité : il faut des assemblées significantes, dit-on aussi souvent. De quelles significations parle-t-on ? Cela peut être,

pour une assemblée, d'être un groupe de référence. Il ne faut pas oublier cependant que cette référence peut être positive ou négative : « il y avait plein de jeunes » ou « ce sont toutes les grenouilles de bénitier ». Cela peut également aller jusqu'au désir d'en être ou de ne pas en être : « j'ai regretté de ne pas y être allé » ou « ce n'est pas pour moi, ce sont des gens de la haute ! ».

Il faut noter la grande diversité des perceptions des participants, et donc des significations retenues. J'ai l'ambition de mener une enquête sur la perception qu'ont eue des participants à une cérémonie d'obsèques (trois entretiens pour une même cérémonie : un animateur de la cérémonie, un membre de la famille du défunt, un participant moins impliqué) : quel élément de la cérémonie l'a-t-il frappé ? quel sentiment a-t-il éprouvé ? Je mène cette étude avec l'hypothèse que, dans la plupart des cas, la diversité est grande, et que les significations retenues ne sont pas les mêmes. Mais je veux aussi tenter de comprendre comment, dans certains cas, il y a une unanimité et ce qui l'a construite. Aussi suis-je pensif quand on parle de célébrations signifiantes, comme s'il existait des règles absolues.

Peut-être pouvons-nous nous rappeler à ce moment de la réflexion que les études révèlent, chez la majorité des 25-45 ans, des éléments de signification perçus positivement : la jeunesse, le nombre, la possibilité de participer, la convivialité, la gaieté...

* Communauté : ce terme est aussi très présent dans nos discours, mais il a un sens si général que je me demande si cela vaut la peine qu'on en discute. Pourtant, il fonctionne dans beaucoup de cas comme un idéal d'assemblée, aussi je reprends mes remarques faites plus haut à propos de la sociabilité. Fréquemment, le type idéal de la communauté, c'est la famille ; dans ce sens, les critères importants sont un sentiment d'appartenance très fort, voire inconditionnel, souvent lié à des valeurs communes et une connaissance mutuelle très importante soutenant des sentiments forts. Toute assemblée du dimanche doit-elle être conçue comme une réunion de famille ?

Conclusion

Nos réflexions ont pour but d'éclairer notre vision de la situation et d'envisager ce qui devrait être. En sociologue conséquent, je ne peux m'empêcher d'aborder en conclusion ce point. Je ne peux ignorer, en effet, que je suis embarqué dans une entreprise où il s'agit de réguler les évolutions concernant l'assemblée eucharistique dominicale. Que personne ne se récrie ! C'est notre fonction aux uns et aux autres, dans des rôles différents, et nous avons à assumer nos responsabilités.

Chacun mesure bien qu'il est actuellement impossible d'imposer des pratiques unanimes sur l'ensemble du territoire français. La régulation ne peut opérer du haut, simplement par oukases. Il est pourtant nécessaire que des repères soient donnés pour aider à la réflexion dans les diocèses et les paroisses. Les paroisses sont très diverses dans leur histoire et leur configuration. Elles ne peuvent non plus ignorer, comme je l'ai dit, l'histoire et les données humaines du territoire où elles sont implantées. Elles doivent donc disposer d'une autonomie qui permet des choix adaptés. Mais elles ont sûrement besoin de critères théologiques et pastoraux qui aident à un discernement.

Il faut sans doute aussi tenir compte du fait que les contours territoriaux deviennent flous, et qu'il faut réfléchir la question dans une complémentarité entre paroisses, notamment dans les lieux les plus urbanisés, du fait de la mobilité.

Joël MORLET